

Patrick Rousson

La saga des saltimbanques

Il a croisé notre route et tout à coup la lumière est revenue. Merci à toi le comédien, le rhapsode, le clown, le musicien, le saltimbanque, l'artisan de l'imaginaire... Puisse ta si précieuse et si utile mission ne mourir jamais et continuer à poser sur nos vies appesanties sa clarté intelligente.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-3923-8

© Patrick Rousson

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cette oeuvre

Avant propos

Il existe une spécialité culinaire ardéchoise que l'on nomme « les criques ». Je ne sais pas si vous en avez déjà entendu parler. Il s'agit d'un mets très simple, composé essentiellement de pommes de terre râpées, d'œufs et que l'on peut assaisonner à discrétion de persil, d'ail, voire de bien d'autres choses si le cœur vous en dit... L'opération consiste à étaler le contenu sous la forme de petites galettes dans une poêle bouillante à souhait en prenant bien soin de retourner à intervalles réguliers de façon à obtenir quelque chose de suffisamment croustillant sur les deux côtés et surtout de bien cuit à l'intérieur. La recette ne va pas sans rappeler celle des beignets de pommes de terre. Dans les deux cas, l'œuf reste l'ingrédient incontournable, la gélatine contenue dans le blanc d'œuf jouant le rôle de liant.

C'est en réalisant pour la énième fois cette délicieuse recette, dont je ne vous cache pas que je suis un inconditionnel patenté, que m'est venue subitement l'idée du texte qui suit et qui tire donc pour ainsi dire sa gestation du fond d'une poêle à frire.

Ce jour-là, j'avais commencé à râper mes patates sans même vérifier si j'avais suffisamment d'œufs en réserve dans mon réfrigérateur. Erreur fatale, puisque pour un saladier de bonne proportion, quatre œufs au moins sont nécessaires. Comme je n'avais pas non plus le recours d'aller en acheter quelque part, il a bien fallu que je me contente de réquisitionner les deux derniers œufs qui me

restait dans une vieille plaque, bien heureux encore qu'ils fussent encore là disponibles et consommables pour me dépanner. Je ne vous cache pas que l'opération fut délicate, et que mes criques, que je réalise d'ordinaire les yeux fermés, eurent toutes les peines du monde à prendre l'aspect de galettes bien rigides pour être retournées sans risque. Très vite, de cette recette ratée, dont manquait un ingrédient essentiel pour qu'elle fût pleinement réussie, je tirais pour ainsi dire à chaud une analogie avec la vie et l'argent. Il suffisait en effet de remplacer la vie par la crique et l'argent par l'œuf pour saisir tout le sens de ce vieil adage qui dit en substance qu'à défaut de faire systématiquement le bonheur, l'argent y contribue nécessairement. La vie étant de préférence quelque chose que l'on désire « croquer à pleines dents », il importe forcément que la chose soit goûteuse au palais, ce qui implique entre autres qu'elle bénéficie de suffisamment d'ingrédients pour avoir un aspect un tant soit peu appétissant.

Il y a me direz-vous, nombre de gens qui se sustennent avec peu ; ce sont les clochards ou autres sans domicile fixe, qui tombés un jour dans les bas-fonds de la société des hommes, ont fini par s'en accommoder, par se passer finalement de la chaleur de leurs congénères, ainsi que de ce minimum de confort que la plupart des hommes conservent féroce­ment comme un avantage acquis. Ce sont là les « Diogène » des temps modernes, héritiers sans le savoir d'une vieille sagesse qui commande de rudoyer son corps et son esprit, de libérer l'un et l'autre de toute forme d'attachement. On pourrait aussi toucher un mot de ces ermites et autres moines qui trouvent à « croquer la vie » dans la méditation et la prière, et qui ne changeraient pour rien au monde ces mets religieux et métaphysiques pour d'autres nourritures plus terrestres.

Pourtant, tous ces hommes-là sont des êtres d'exception, des sortes de génies en quelque sorte ; et il faut leur rendre hommage, et même les vénérer.

La grande majorité des hommes pourtant ne sont pas ainsi. Je veux dire par là qu'ils sont à mille lieues d'avoir une telle capacité de retrait, de renoncement par rapport aux choses terrestres. Même s'ils ne sont pas tous des brutes égoïstes assoiffées de pouvoir, de gloire et de richesses, ils fonctionnent la plupart du temps avec de la reconnaissance, le concept de reconnaissance étant ici à entendre dans un sens assez vaste qui va de l'utilité sociale à la réputation en passant par le respect, l'amitié et l'amour. L'ermite ou le Saint ne demandent pas tout cela ; le premier se contente de sa grotte et de ses méditations, le second de son cloître ou des œuvres bienfaitrices qu'il engage au nom de l'amour qu'il voue à l'humanité tout entière. Quant au sans domicile fixe, sa condition l'entraîne bien souvent à rompre toute familiarité habituelle avec ses semblables et à s'enfoncer malgré lui dans une misanthropie forcenée. Tous ces gens-là n'attendent rien en retour, n'espèrent rien pour eux-mêmes ; ils ne fonctionnent pas sur le registre de cette réciprocité, de cette reconnaissance collatérale dans laquelle la plupart des hommes sont engagés. En un sens, on peut considérer qu'ils disposent là d'un atout inouï ; ils sont en quelque sorte des bienheureux, libérés qu'ils sont de ce fardeau qui consiste à rechercher sans cesse cet équilibre avec l'autre qui n'est jamais réellement atteint et que l'on peut considérer aussi comme une fiction, une illusion supplémentaire qui entrave l'existence.

Pourtant malgré cela, la comparaison reste le leitmotiv de l'humanité ; en son nom germent des rancœurs, des frustrations, des ressentiments dans le cœur des hommes qui

sont autant de surnoises tumeurs qui conduisent à la délinquance et même au crime, parce que lorsque le ciel est défaillant et impuissant à rétablir un semblant de justice sur terre, la vengeance et la revanche sont les seules armes dont disposent ceux qui estiment être laissés pour compte.

Dans cette guerre fratricide entre les hommes qui prend sa source dans la comparaison qu'ils se livrent entre eux, l'argent est devenu plus que jamais l'enjeu de la discorde. À un point tel, que même là où persistent encore quelques sentiments de religiosité, l'argent s'est glissé au sommet du panthéon des dieux. Même les fous de dieux — ceux qui prétendent commettre des crimes en son nom —, ne sont pas en reste pour en appeler à la manne providentielle de généreux mécènes. Même là, l'argent reste le nerf de la guerre. Au XVI^e siècle, Calvinisme et puritanisme avaient ouvert la voie en inversant le chemin qui mène à la grâce, en posant que « c'est par ses actes terrestres » que l'homme prépare son Salut dans l'au-delà. Dès lors, l'accumulation de richesse, cessait donc d'être un péché mortel pour devenir une preuve tangible et palpable de la grâce qui frappait celui qui en était capable, à condition toutefois que celle-ci fût obtenue par le fruit d'un labeur quotidien qui devait tout à l'austérité et rien à l'ostentation. Mais la prospérité personnelle, l'abondance se trouvaient là réhabilitées.

Mais aujourd'hui, cette belle morale a dévié ; elle est aujourd'hui entre les mains du Diable. L'argent facile emplit les coffres-forts off-shore de ceux qui désirent le gagner rapidement, et surtout en s'épargnant les fatigues qui guidaient les préceptes des premiers protestants. L'argent trône donc au sommet du panthéon, manipulant d'une main impitoyable toutes les affaires des hommes, dans une marchandisation menée tambour battant qui prend

l'apparence d'un Waterloo général. Le seul fait qu'il ait cessé d'être un moyen pour devenir une fin, suffit à prouver qu'il est un Dieu à part entière et totalement achevé. Son culte a envahi toutes les sphères de la société ; on lui voue maintenant des sacrifices jusque dans les cercles réputés a priori les plus philanthropiques, comme la médecine, la démocratie ou le progrès de la science qui ont perdu la belle sérénité que leur prêtait si bien Descartes. Pour ceux qui en disposent suffisamment, on ne peut que souhaiter qu'ils le méritent vraiment et que le Dieu hégémonique ne les abandonne pas. Quant aux autres, ils n'ont plus vraiment le choix. Car il faut aujourd'hui de l'argent pour tout, ne serait-ce que pour espérer mourir dignement. La dignité elle-même est devenue une sombre histoire d'argent. Exit donc la place de l'homme dans le monde qu'avait porté au pinacle l'humanisme. Pour exister, et surtout faire écho aux yeux de ses semblables, l'homme a besoin de ce minimum matériel qui hélas coûte de plus en plus cher. De la même manière qu'il est essentiel d'avoir des œufs pour réaliser de belles criques, il semble qu'il soit tout aussi nécessaire d'avoir un peu d'argent pour donner à sa vie un aspect présentable. Une vie décousue et complètement effilochée comme peut l'être une crique sans œufs, et qui a donc toutes les apparences de la précarité et de l'imperfection n'incline guère à l'appétit, à l'amabilité, à l'amitié, à l'amour, malgré tous les bons sentiments que l'on peut y mettre. On veut bien s'enquérir du nécessaire, du cas social, à condition que celui-ci ne devienne pas une tumeur permanente qui grossit dans votre cocon existentiel.

Pourtant vu comme les choses sont parties aujourd'hui, on en viendrait presque à distribuer des louanges à tous les bandits de la terre, voire à les soutenir dans leurs actions qui ne sont ni meilleures ni pires que celles que mènent par

contrats dûment légalisés certaines entreprises multinationales. L'avenir du « citoyen du monde lambda » étant promis à la précarité et au servage, pour ne pas dire à certains endroits même, à l'esclavage, on ne peut qu'encourager les « Robins des bois » et les « Mandrin » de tous poils à reprendre leurs activités. Face au retour de la féodalité et à la perte de pouvoir des États qui ne semblent capables de lever l'ost qu'en cas de crise financière grave, — rompant ainsi par définition tous les contrats sociaux en vigueur jusque-là —, on en revient à l'époque de la guerre du « tous contre tous », avec un petit supplément d'horreur cependant, comme un alcoolique qui après un sevrage draconien rechûte de plus belle dans la débauche avec quelques verres supplémentaires à son actif. Car l'immense majorité des gens, — en particulier dans nos pays dits riches et développés — ne sont pas préparés aux séismes qui se préparent. Confinés dans cette classe moyenne où l'on élève encore ses progénitures dans le grand soir permanent et dans la promesse de lendemain qui ne manqueront pas de chanter, dans la quiétude des salaires indexés sur le profit et des caisses de prévention de toutes sortes, tous ces gens risquent le moment venu d'avoir l'air de naufragés en grand péril, jetés dans une mer froide et démontée au milieu d'une obscurité totale. Au milieu de ce naufrage sociologique sans précédent, point question de trouver un canot de sauvetage, ne serait-ce même qu'une simple petite bouée. Car dans la croisière tranquille qu'a menée jusque-là la classe moyenne, l'état Providence, ce « souverain doux et généreux » — pour reprendre une formule bien connue d'Alexis de Tocqueville — a organisé jusqu'à la solidarité entre ses membres, une solidarité organique qui n'en est pas moins mécanique. Dès lors, en cas de coup dur, c'est l'état lui-même qui vient surseoir aux défaillances éventuelles. Dans ce vaste mécano

de la redistribution, chacun vivant sur ses plates-bandes pour ainsi dire en autosuffisance, les solidarités familiales traditionnelles (la solidarité mécanique selon Durkheim) sont devenues des réflexes antédiluviens que plus personne ou presque ne songe à pratiquer. Je vous laisse donc imaginer le massacre qui se prépare à grande échelle, dont nous pouvons déjà apercevoir aujourd'hui quelques prémisses à travers la pauvreté croissante qui hante nos trottoirs et nos halls de gare. La crise des années trente par exemple a été en partie amortie par une solidarité familiale encore bien en place. Le corps social tout entier était encore innervé et investi de ces réflexes grégaires, de ces anticorps naturels qui ont fait que depuis la nuit des temps les sociétés humaines ont su venir à bout de tous les obstacles et devenir finalement ce qu'elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire les maîtresses incontestées et incontestables de la huitième sphère du système solaire. Pourtant aujourd'hui, le corps social est malade ; le sang et l'influx nerveux ne circulent plus dans ses organes. Le citoyen, surprotégé par l'état providence, irradié, atomisé, « anomisé » par l'hyper individualisme s'est recroquevillé sur sa sacro-sainte autonomie qui fait d'ailleurs figure de remède miracle dans toute bonne règle de gouvernance qui se respecte, un peu comme le sont les légumes verts pour la santé. On livre l'individu à son libre arbitre, à son bon sens et à celui de ses responsabilités devant lui-même, raccourcis faciles et commodes qui ne présagent même pas de l'existence réelle de tous ces concepts que l'on a posés arbitrairement.

Dans un tel contexte, il devient de plus en plus difficile de faire appel à son prochain en cas de coup dur ; la gestion de la détresse et des petits bobos de la vie sont de plus en

plus confiés à des tiers dûment assermentés et spécialisés. De la cellule psychologique aux organismes de réinsertion des chômeurs, de l'aide aux personnes âgées et dépendantes aux cohortes innombrables des travailleurs sociaux dont le rôle est d'apposer des pansements sur les blessures nombreuses qu'occasionnent le monde de l'hyper responsabilité et de l'autonomie décrétées, notre société est une société de tiers multiples.

L'avenir n'est donc pas rose, et chacun a tout intérêt à se préparer une place au soleil. Face à la défaillance croissante de l'État providence qui laisse un monde d'individus atomisés coupés des solidarités traditionnelles, tous les moyens semblent bons pour faire de l'égoïsme une vraie philosophie. Chacun sent bien en réalité que ce dernier pourrait fort bien être lui aussi au fondement d'une morale que l'on a délibérément chassé dans l'immoralité pour installer à sa place l'altruisme, la compassion, la pitié, et avec elles, les idéologies et les actions qui vont avec. Chacun sent bien aussi que la morale est multiple et que celle que l'on a voulu instaurer d'autorité et ex cathedra sur des concepts a priori n'est qu'une possibilité parmi d'autres de morales possibles. À moins d'être l'un de ces rêveurs qui désirent transformer le monde d'un coup de main et du bout d'un comptoir de bistrot, les temps seraient plutôt à la recherche individuelle des ingrédients qui feront que sa vie sera douce au palais et donnera aux autres l'envie d'y ragoûter, tout en sachant que pour ce faire tous les moyens sont bons pour y parvenir, même ceux dits de la déviance et de la délinquance comme l'histoire qui suit va nous le raconter. Car après avoir commis ses forfaits et ses excès, la première préoccupation du voyou n'est-elle pas de se racheter une dignité et une respectabilité aux yeux des autres hommes à l'aide du butin qu'il a amassé ?

Clinamen

« Voici encore, en cette matière je veux te faire connaître. Les atomes descendent en ligne droite dans le vide, entraînés dans leur pesanteur. Mais il leur arrive, on ne saurait où ni quand, de s'écarter un peu de la verticale, si peu qu'à peine on peut parler de déclinaison. Sans cet écart, il ne cesserait de tomber dans le vide immense, comme des gouttes de pluie ; il n'y aurait point lieu à rencontres, à chocs, et jamais la nature n'aurait pu créer...

« C'est pourquoi, je le répète, il faut que les atomes s'écarternt un peu de la verticale, mais à peine et le moins possible. » (l'épicurisme, Lucrèce, De rerum natura)

Les consignes étaient claires : surtout pas de téléphones portables. Ces petits bidules ont l'art de vous faire repérer aussi sûrement que l'acide butyrique qui se dégage du pelage des mammifères a la propriété d'affriander la tique avide de sang chaud. De toute façon, notre souricière était cadrée au millimètre, réglée minutieusement, façon horlogerie suisse, fruit d'un long cogito qui valait bien tout le Discours de la méthode... Nous étions sûrs de notre affaire comme pouvaient l'être des comédiens entrant en piste.

Chargé de l'obturation de l'amont de la Rue de Rivoli, une petite artère à deux voies qui pouvait être facilement colmatée, l'ombrageux Denis, chauffeur-livreur aux établissements Mercadier, avait reçu pour consigne de se pointer à huit heures pétantes devant son premier point de livraison, un magasin de musique réputé entre autres pour le professionnalisme de son luthier et par l'habileté sans pareille de son restaurateur de vieux cuivres, mais qui et surtout, était circonvoisin de la petite agence du Crédit Mutuel qui était notre point de ralliement.

Denis était un sbire que nous avions recruté sur la tard ; débutant et presque novice en matière de délinquance, il avait su néanmoins nous convaincre de ses motivations et surtout de la solidité de ses nerfs quant à mener à bien une

telle opération. Ancien légionnaire et ancien para, il avait aussi exercé ses talents dans la protection rapprochée... Il avait l'âme du taciturne qui observe, écoute, enregistre, et rend le tout sous forme d'actions... Quant à ses motivations, elles semblaient claires, pour ne pas dire tout à fait banales. Piégé par un travail harassant qui ne lui rapportait guère plus que 1200 euros par mois, il alignait dans la colonne débit une pension alimentaire aux mensualités intraitables et aussi, semble-t-il, une maîtresse qui comptait aussi un peu sur lui pour les fins de mois difficiles.

Quant à nous, nous faisons le guet comme des félins à l'affût, les muscles en contention, l'adrénaline et la concentration au zénith, prêts à bondir comme quatre pièces d'un et même seul mécanisme implacable de précision. Nous nous étions mis en embuscade sur un parking attenant au boulevard des clercs qui ouvrait une vue imprenable sur le rond-point. Notre camouflage était parfait, et forçait presque l'admiration, car non contents de disposer d'un véhicule de Police tout à fait dans les normes, nous nous étions aussi procuré les uniformes qui allaient avec et qui semblaient être également des plus règlementaires. Nous avions même rajouté à cet attirail de carnaval quelques postiches de dernières minutes, ma foi pas trop mal faits : fausse moustache, lunette en toc, « faux crâne d'œuf », le tout enveloppé dans nos cagoules militaires... de quoi nous rendre difficilement identifiable pour le quidam qui n'aurait fait que nous apercevoir brièvement.

Des cinq membres que constituait notre association de malfaiteurs, Kostia était sans contexte le point névralgique de cette fulgurante carambouille. Ce quadragénaire serbe,

rompu aux armes de guerre et aux situations de tensions extrêmes, était un pur rejeton de la guerre des balkans. Son cursus était même prestigieux. D'abord Milicien sous les ordres du tristement célèbre Radovan Karadzic, il avait ensuite intégré l'armée serbe ; puis à la fin des années quatre-vingt-dix, lorsque l'incendie des Balkans se transforma en un foyer de cendres encore rougeoyantes, il avait fait comme tant d'autres de sa génération, qui n'avaient connu de métier que la guerre : il s'était reconverti dans la délinquance. La hardiesse et la bravoure des anciens combattants ont toujours été extrêmement courues parmi les organisations criminelles de tous bords. On peut y voir là la même proximité avec la mort, la même remise en question de la vie à tout instant, ce qui donne à l'ancien soldat comme au bandit une réserve de culot pour toute une vie, en même temps qu'elle lui enseigne à calculer dans la mesure du possible chacun de ses actes.

Pour Kostia, le sentiment d'être en permanence sur le fil du rasoir était même devenu une seconde nature, une façon normale de respirer ; il aimait à sentir son souffle haletant, son cœur cognant d'un bon rythme dans sa poitrine, sans parler de la douce chaleur du sang qui monte à la tête... Cette drogue suffisait à elle seule à faire de lui un homme heureux ; et de fait, on ne lui connaissait aucun autre vice. Cet éloignement avec toutes les passions terrestres qui sont d'ordinaire le point faible des hommes, faisait de Kostia un homme insaisissable, incontrôlable, voire même extrêmement dangereux. Question grisbi, il n'était pas non plus particulièrement à plaindre. C'était même un prodige en la matière, puisqu'en quelques années à peine, il avait su se propulser parmi le club des millionnaires en euros, ce qui restait un rang fort honorable, à défaut d'être totalement respectable.

Kostia avait bâti sa fortune dans le commerce parallèle des pierreries en devenant un rouage influent d'une diaspora serbe qui s'était spécialisée dans le kart jacking des bijouteries. Cette forme de criminalité, à la fois cosmopolite, expresse et indolore, presque propre en réalité pourrait-on dire, était une spécialité des mafias serbes. Le tout se passait en quelques minutes à peine, sans effusion de sang aucune, sans prise d'otage et sans que les joailliers et leurs clients médusés n'aient eu le temps de reprendre leur souffle face à ces voleurs à l'étalage qui à la manière d'un coup de vent ne faisaient que passer. Même la Police semblait impuissante à maîtriser le phénomène.

La marchandise s'écoulait bien, surtout parmi la nouvelle « aristocratie » russe, celle de la Mafia et des pots de vin, qui n'était pas regardante sur les prix et encore moins sur la provenance des « cailloux ». Il y avait beaucoup de fric en liquide à la clé.

Kostia avait su tirer son épingle du jeu et avait patiemment transformé les carats en immobilier, métamorphoser « l'anthracite » en pierres de constructions, achetant des propriétés privées à gogo un peu partout en Europe, France, Italie et même jusqu'en Espagne...

C'est dire donc si Kostia avait bien peu de raisons de se retrouver parmi nous ce matin-là. Mais que voulez-vous, il lui manquait l'essentiel, « la drogue du risque », et le fait aussi de faire partager son expérience et sa prodigalité à quelques copains dans l'embarras. Pour lui, c'était un coup facile. La logistique suivant, comme l'intendance, un minimum de « choux » suffirait au succès de l'affaire.

Kostia savait qu'il ne risquait pas gros... Impossible pour la flicaille de tous bords de faire le lien entre lui et sa participation à ce fric-frac de haute volée, surtout qu'il

n'était pas répertorié comme spécialiste du genre. Il s'était toujours arrangé pour que la maison poulaga sous-estimât ses compétences et qu'elle ignorât combien de flèches exactement il possédait dans son carquois.

Le second couteau de ce quatuor diabolique n'était pas non plus un enfant de chœur. Salvatore Mazzole, de pure souche calabraise avait quitté la « grande famille » pour faire cavalier seul. Il s'était affranchi par la seule force de son caractère, et aussi, occasionnellement, en acceptant de donner quelques coups de main en jouant au bourre-pif ici ou là.

C'était aussi le logisticien du groupe. C'était grâce à lui entre autres, si nous pouvions aujourd'hui tranquillement patrouiller en voiture de flic. Ce baroudeur de la délinquance dont le fort accent italien agissait presque comme une origine certifiée dans les milieux autorisés avait presque touché à tout. Astucieux et combinard dans les grandes largeurs, il était comme ces grands musiciens héritiers d'une longue lignée de mélomanes et de virtuoses, pour qui le contact précoce avec l'art prédestine par la force des choses et les croisements lignagers successifs à être un grand génie.

Salvatore, dit « Salvi » pour les intimes, avait un lien de parenté avec le jeune Kader qui était le troisième acolyte de cette équipée de bandits de grand chemin ; un lien de parenté, qui faute de tenir par une consanguinité quelconque, était néanmoins solidement verrouillé par les cinq années de placard qu'ils avaient passées en tête-à-tête. Pour le jeune Kader, ce quinquennat passé sous les verrous n'avait pas seulement été d'un enrichissement considérable, mais aussi une promotion fulgurante pour la poursuite de sa carrière. Car lorsque l'on est ainsi enfermé dans la même

cellule qu'un ténor de la profession, on a tout le temps pour bien repasser ses leçons, on se prend même d'admiration, surtout lorsqu'on est jeune, un peu plus fou que la moyenne, et que l'on a surtout l'ambition et la fascination qui vont avec... Avec Salvatore, Kader avait surtout appris à garder son calme, à maîtriser sa fougue et ses poussées de testostérone. Élevé au milieu des tours de banlieue, Kader était tout imprégné d'un milieu plutôt électrique, où le moindre craquement d'allumette pouvait foutre le feu à la baraque, où toutes formes de communications se faisaient sur le mode d'une l'impulsivité et d'une réactivité incontrôlée et incontrôlable...

Même si Salvatore et Kader n'avaient que quinze ans d'écart, on peut dire que l'élève avait surpassé le maître, du moins s'apprêtaient-ils à entrer tous les deux en association sous la même enseigne : Salvi& Kader- délinquance et criminalité générale. Ils ne feraient pas de déclaration au registre du commerce ni même de publicité dans les journaux, mais cette raison sociale serait du plus bel effet.

Car même s'il touchait encore son calot le vieux Salvi, il allait très prochainement se prendre la cinquantaine dans la tronche, l'âge où en matière de délinquance il vaut mieux s'installer dans les rôles de « Monsieur comme il faut » respectable et pas vraiment dans le besoin, s'acheter quelques chevaux ou un mât en Provence et finir sa vie en gentlemen farmer.

Quant à moi, bof, quatrième ladre de ce hold-up du siècle, je me présenterai plus tard... j'en aurai bien assez le temps allez ! Je laisserai bien l'histoire le faire à ma place, pardi ! Aussi lâche que cette attitude puisse paraître, une certaine pudeur m'autorise, je pense, à me décharger sur le fil du récit.

De toute façon, il n'est plus temps pour moi de vous raconter ma vie, puisque justement l'histoire qui nous préoccupe déjà nous rattrape. Le camion bleu des établissements Mercadier pointe à l'instant le bout de son parechoc de l'autre côté du boulevard Maurice Faure : la phase numéro un de notre plan est avancée. Nous laissons gentiment le bahut franchir le rond-point et s'engouffrer dans la Rue Rivoli. À cet instant précis, et selon un repérage effectué de longue haleine, nous savons que le fourgon de convoyage de fonds de la société « Sécuritrans » équipé par le dernier cri du système Anytrans le précèdera de peu. Telle est en effet notre cible, notre quête qui nous a donné bien du fil à retordre, car les trajets d'une tirelire n'ont certes rien à voir avec ceux d'un autobus. Leurs itinéraires sont capricieux et les horaires sont changeants, et je ne sais trop comment encore ce diable de Mazzole a pu s'y prendre pour arranger le rendez-vous. De ce côté-là, je lui fais confiance ; c'est un vieux roublard qui a plus d'un tour dans son sac à double fond.

La diligence annonce enfin ses quatre tonnes de blindage au rond-point. Kostia, notre chauffeur d'élite, démarre en trombe, pousse le 807 toutes sirènes au vent afin d'éclaircir notre passage sur le boulevard déjà congestionné de bagnoles. On nous laisse la place, on s'écarte, nous jouissons en toute impunité de ce passe-droit réservé aux véhicules équipés de sirènes et de gyrophares annonçant toujours quelque chose de grave, d'urgent, d'officiel, bref une raison d'État ou un cas de force majeure qui autorise à faire magistralement l'impasse sur le code la route. Pour

aller plus vite même, nous empruntons à contre sens une voie d'autobus. Kostia est un as du volant ; il aurait pu doubler les scènes de taxi ! Nous nous engouffrons à la suite de la tirelire dans l'avenue de Rivoli. Elle s'arrête comme prévu face à l'agence bancaire, en rasant de près la façade de l'édifice, consigne qu'appliquent volontiers les convoyeurs afin de laisser un maximum de discrétion à leurs activités. Denis, notre gentil petit chauffeur livreur a commencé à décharger ses colis le plus naturellement du monde, comme si ne rien n'était, sans penser vraiment qu'il commence ce matin même une carrière de braqueur. Le convoyeur qui est resté au volant doit même en pisser de l'huile, car un camion de livraison qui bloque la rue à un fourgon de convoyage de fonds, ce n'est peut-être pas très naturel ; pour un convoyeur dûment aguerri, le traquenard peut surgir de n'importe où. Pourtant, selon Denis, ce n'est pas la première fois que ce genre de chose arrive à cet endroit-là. C'est même lui qui nous a soufflé le coup !

Arrivé à hauteur de la Rue de Rivoli, Kostia ralentit l'allure et coupe les sirènes du panier à salade. Notre but en effet n'est pas de débarquer à tombeau ouvert et toute corne hurlante derrière la tirelire, ce qui ne ferait qu'effrayer le convoyeur en faction devant la banque qui se mettrait alors tout à coup à douter qu'un sale coup est en train de se préparer à ses dépens. Nous n'avons même pas pris la peine de nous armer jusqu'aux dents ; aucune arme de guerre dans notre attirail, mais simplement quelques pistolets de point, armes de service réglementaires des gardiens de la paix, sagement rangés dans leurs étuis que nous ne comptons utiliser qu'en cas de force majeure. Notre meilleur passeport réside dans nos uniformes, et aussi dans la souplesse du coup de matraque de Kostia.

À ce moment précis, il y a un convoyeur qui plante à l'extérieur de la banque et un autre qui est installé au volant du fourgon, comme il est d'ailleurs toujours d'usage eu égard aux consignes de la profession. C'est Kader et moi qui sommes chargés du premier contact. Nous avons pris le parti de fonctionner en binôme : à nous les paroles rassurantes, à Kostia et à Salvi le coup la bâtonnée finale.

« Contrôle de routine messieurs, ne craignez rien ! Nous enquêtons sur une tentative de hold-up qui a eu lieu ici même hier après midi. Nous sommes là pour les constatations d'usage. »

Notre discours va bien avec notre apparence de flic. Nous avons travaillé l'un et l'autre soigneusement ; des exercices que nous avons répétés longuement. Tout doit maintenant aller très vite. Tandis que Kader pose le pain de plastique qu'il gardait dans sa poche sur le pare-brise du fourgon, Kostia est passé derrière le premier convoyeur et lui caresse instantanément la nuque d'un bon coup de matraque. Là-dessus Salvi et moi prenons mécaniquement le relais pour un ligotage et un saucissonnage dans les règles de l'art avec manutention rapide à l'intérieur du fourgon. L'autre convoyeur, quelque peu surpris par la manœuvre, n'a d'autre choix que de mettre pied à terre les mains levées et de subir le même sort.

Tandis que nous prenons la position de factionnaires à l'extérieur de la banque dans l'attente de notre prochain client, un coup de sifflet de Denis, notre sbire chauffeur livreur, nous avertit qu'un « Monsieur Dupont » qui n'était pas prévu au programme, et qui est sans doute un client de la première heure qui vient déposer ses économies, donne des intentions sérieuses de vouloir pénétrer dans l'agence.

« Halte, fis-je ! On n'entre pas ! Il vient d'y avoir un

hold-up, passez plus tard ! » Le stratagème semble fonctionner à merveille. Apercevant nos uniformes, l'homme s'éloigne sans demander son reste. C'est presque l'instant que choisit l'autre convoyeur pour pointer le bout de son nez. Sa tête me dit vaguement quelque chose... Mais je n'ai pas le temps d'approfondir les choses, puisque Kostia, qui s'était planqué dans le local du distributeur de billets surgit derrière lui. Puis nouveau saucissonnage, prise en charge du colis entravé et fermeture de la porte de la diligence. Mazzole lui, en bon gardien de la paix de circonstance, a l'idée d'aller jeter un oeil à l'intérieur de la banque afin de prévenir toute intervention d'un tiers qui n'aurait rien à voir avec l'affaire. Les employés présents ne semblent pas avoir remarqué le manège. À peine sont-ils surpris de voir un pandore faire les cent pas sur leur parterre. Comme Denis le chauffeur a aussi besoin d'un alibi à fournir en tant que très probable futur témoin oculaire, il a droit lui aussi à son coup de matraque sur la tête, assené avec précision et délicatesse par le spécialiste du genre, c'est-à-dire Kostia. La deuxième phase du plan touche à sa fin. Le trio de véhicule est près à prendre la route. Kader et moi rembarquons à bord du panier à salade, Kostia s'empare du camion de livraison, tandis que Salvi prend en main la diligence dont il prend soin de mettre hors d'usage le système de GPS embarqué. Quant à Kader, il est débarqué une rue plus loin, où l'attend un grand fourgon Mercedes qui nous servira de véhicule pour le retour. Puis nous quittons rapidement la ville.

En route, nous faisons une halte dans une vieille carrière désaffectée pour mettre immédiatement en combustion tout ce qui est susceptible de délivrer un ADN à la police scientifique, c'est-à-dire les trois véhicules, ainsi que nos déguisements de gardiens de la paix. Nous rejoignons

finallement notre planque, une petite fermette perdue dans les broussailles prêtée gracieusement par un homme de paille de la famille calabraise de Salvi. C'est un endroit tout ce qu'il y a de champêtre, avec multiples dépendances et surtout discrétion assurée.

Les trois convoyeurs saucissonnés sont extraits de la tirelire et mis en quarantaine dans un sellier prévu à cet effet. À cet instant-là, je me sens extrêmement fier d'avoir jouer mon rôle sans faillir, comme un comédien qui sort de scène le cœur léger. Je suis très fier d'appartenir à une vraie bande de professionnels, mélange d'audace, de logistique et de technologie ; et puis enfin, je suis heureux d'enculer cette société qui n'encourage pas le moins du monde l'honnêteté et qui met en avant les culottés et les paltoquets de tous bords.

Mécaniquement, et comme un commando qui a répété de longue de date toutes les opérations qu'il met en application, on s'apprête à aborder la phase cruciale de notre plan, à savoir l'ouverture des caisses équipées du système Anytrans qui rend les billets inaptes à la circulation en cas d'ouverture invalide. Cela ne nous effraie pas, car nous comptons parmi nos complices une technologie dernier cri, qui même si elle n'est pas exempte de ratés, autorise un fort pourcentage de réussite. C'est même une première du genre, qui risque même de faire cas d'école et jurisprudence dans les milieux des braqueurs. S'il y en a certains qui s'épuisent à monter des laboratoires pour laver et repasser les billets, nous, nous avons simplifié l'opération : c'est quitte ou double, mais au moins on est sûr de ne pas gâcher la marchandise. Le brouilleur de code, sorte de pince monseigneur moderne, sera notre instrument de travail. Tout le monde ici ignore comment s'appelle exactement ce petit bijou technologique ;

toujours est-il que Salvi a appris à le manipuler comme un maître de chœurs. Il l'a hérité bien sûr de la Ndrangheta, mafia cosmopolite qui a même ses entrées dans les hautes technologies de la délinquance. C'est un appareil miraculeux qui a la vertu de capturer les codes secrets avant de les désactiver. Bien sûr, l'inventeur du procédé n'a pas déposé un dossier pour faire breveter son invention, ni même lancer la production de son bidule à grande échelle ; aussi avons-nous entre les mains un prototype dont l'efficacité servira de tremplin à la réputation de l'invention.

Première opération réalisée sur la première mallette. Une diode se met à clignoter sur le petit appareil. Sur un écran digital, le verbe anglais « search » s'inscrit pendant quelques instants, suivi d'un « érase code complete » qui semble marquer la fin de l'opération. Salvi active délicatement l'ouverture de la mallette. Rien ne se passe, pas le moindre petit jet d'encre sur les billets. L'opération semble réussie. Nous respirons d'un soulagement mutuel.

Sur les 15 mallettes alignées dans la grange, 14 nous livreront intact leur précieux contenu. Seule la douzième nous fera défaut si je puis m'exprimer ainsi, puisque même sans elle, nous pouvons nous enorgueillir de pouvoir nous partager quand même près de sept millions d'euros. Sans plus attendre, nous entreposons précautionneusement le grisbi dans des sacs de paquetage de l'armée.

Nous nous réunissons ensuite pour un petit briefing dans la grande cuisine de la ferme afin de resserrer les troupes et de les remettre en ordre de bataille. Pour l'instant, notre symphonie s'est déroulée sans fausses notes. Pourtant, Salvi, notre chef d'orchestre, ressort aussitôt sa baguette pour nous redonner le tempo.

« Il ne faut pas moisir ici bien longtemps. Même si on est

bien planqué, il ne faut pas nous avachir dans cette turne.

— Tu as raison, dit Kostia, plus on est mobile, au moins ça craint ! La mobilité, c'est la reine de l'action, on a toujours un temps d'avance, et donc on se garde un avantage sur l'ennemi.

— Il faut s'occuper des convoyeurs, dit Salvi !

— À poil précisa, Kostia ! On leur laissera quand même le slip. On ne voudrait pas que ces messieurs tombent pour exhibitionnisme sur la voie publique quand même...

Kostia fit claquer son rire de sa grosse voix slave, et tout le monde à sa suite l'imita.

— On fera brûler leur uniforme avec la baraque... Tout doit disparaître ici. La politique de la terre brûlée, y'a que ça de vrai pour effacer les traces de nos jours, précisa-t-il. »

Kader et moi, en tant que membres subsidiaires du gang (cela ne nous dérangeait pas le moins du monde) fûmes affectés à la besogne du « dépoilage » des convoyeurs. Chacun d'eux fut détaché et sommé sous la menace d'une arme de se mettre en caleçon, comme pour la visite médicale, puis on les ligota à nouveau.

C'est moi qui me chargeais des liens. C'est là que je reconnus mon vieux pote Franck, un rocker de la belle époque, du temps où nous pensions raisonnablement égaler les blues Brothers et B.B King réunis. À cause de ma cagoule, il ne pouvait pas me reconnaître, mais moi je le reconnaissais bien ce vieux routard guitariste qui s'était fait une gentille petite réputation de guitar hero dans le canton où nous habitions alors. Et maintenant, c'est moi qui lui passais les liens dans le dos. Ainsi, s'était-il reconverti dans le transport de fonds ce vieux fan de Jimmy Hendrix ! Les gens changent... La vie ne laisse parfois guère le choix. Les

rêves de gloire et de hit-parade, c'est pour les jeunes !

En un rien de temps, la fermette qui nous avait servi de point de repli fut transformée en brasier. Un jerricane d'essence à chaque endroit où nous avions séjourné, telle était la dure loi de la politique de la terre brûlée qui devait être celle désormais de tout bon crime qui prétendait à la perfection.

Comble du cynisme, cerise sur le gâteau, nous débarquâmes les convoyeurs devant leur boîte, eu égard à leur pudeur, et comme un pied de nez, un sceau à la réussite de notre entreprise.

Là-dessus, nous nous dispersâmes chacun aux quatre vents, Kostia, Kader et moi à pied, et Salvi avec la fourgonnette sans doute destinée elle aussi à la crémation finale. Le partage se ferait plus tard, dans une pizzeria dont l'arrière court était dévolue à ce genre de chose.

On ne cessera jamais de répéter combien la providence peut emprunter des chemins étranges... « Le monde est petit », on ne le répètera jamais assez !

C'est-ce que je compris le lendemain, sitôt que je fus tiré du lit et que je posai le premier pied à terre. En prenant mon café du matin et en fumant ma première cigarette de la journée, j'eus l'intuition manifeste que cette histoire n'était pas terminée. Un grain de sable avait fait inopinément irruption dans notre projet de braquage, fut-il parfaitement réussi ; un grain de sable qui me concernait moi avant tout, et qui avait pris la forme de mon pote Franck, ex-camarade des quatre cents coups et ex guitar héro de son état, tricoteur de rifts fameux, que la providence ou le hasard de la vie avait placé sur ma route dans un uniforme de convoyeur de

fonds.

Face à moi-même qui faisait modestement mes débuts dans le monde des mauvais garçons, et qui donc, par voie de conséquence, était sensé jouer le rôle de l'agresseur, du kidnappeur et du bourreau, il n'appartenait qu'à moi que cette histoire prît une bifurcation inattendue. J'avais beau eu m'encagouler aussi soigneusement que possible durant tout le temps des opérations, que quelque part, sans doute du côté de ma conscience, je sentais bien que je n'étais pas suffisamment couvert, et que même si j'avais voulu passé incognito justement ce jour-là, on pouvait dire que c'était plutôt raté ! Heureusement, tout c'était bien passé, sans heurts, sans pleurs, et sans bastos surtout ! Il n'aurait plus manqué que ça tiens, que je le flingue mon vieux poteau Francky ! Ma conscience, à coup sûr, m'aurait emporté avec elle jusqu'à la damnation !

Je n'avais rien à faire de particulier de la matinée, comme tous les gens au chômage d'ailleurs, qui lorsqu'ils ont fini de chercher du boulot n'ont plus qu'à se trouver une occupation. Parfois, on ne trouve pas non plus, et c'est ce qui construit peu à peu le drame que l'on sait.

Pour tuer le temps et aussi pour m'exciter le nerf, je fis donc un tour sur le Net ; de proche en proche, je fis la tournée des grands-ducs de mes sites de cul favoris. Cactusboy, Alstar.net, etc. J'avais plusieurs adresses sous le manteau pour me vider les choses de la vie en toute discrétion ; car lorsqu'on est suffisamment pauvre et va-nu-pieds, et qui plus est si peu fort en gueule comme je l'étais, les occasions d'attirer le plaisir jusqu'à soi restent somme toute assez rares et fortuites.

Je songeais alors qu'avec tout le pognon que j'allais toucher, j'allais pouvoir refaire ma vie correctement, et

mettre une bonne fois pour toutes les femmes au pied de ma grosse rente. Le pognon on a beau dire, même si ça ne fait pas tout, ça vous rend quand même un homme un chouia plus séduisant et engageant auprès des Dames ; vous avez quand même une carte bleue d'avance, ce n'est pas rien !... Je tiens même justement cet aveu d'une femme, comme quoi les clichés peuvent aussi avoir une correspondance avec la réalité !

L'après-midi, j'avais rendez-vous à la fameuse pizzeria pour toucher le gros lot du braco : presque un million et quatre cent mille euros ! C'était ma part du butin, que mes complices devaient me remettre dans deux heures à peine ! Pour moi, c'était presque comme si c'était fait, et je ne voyais aucune digression malheureuse capable d'interrompre le happy end de l'histoire. Vous allez me dire que je suis peut-être un peu naïf, et qu'un coup de flingue dans le dos assené par un complice peu partageux sur le butin, c'est après tout bien vite arrivé ? Ça aussi c'est un cliché, et je vous l'accorde, et la probabilité qu'il se réalise doit bien frôler les cinquante pour cent ! Les histoires d'argent ont le don de changer les hommes, c'est bien connu ; quant aux femmes, elles ne sont pas en reste...

Je savais néanmoins depuis le début que tous les gens avec lesquels je m'étais acoquiné étaient supposés être des gens d'honneur. Jamais de coups de surin dans le dos m'avait t-on solennellement confié, jamais de vacheries, pourvu que l'on sache gagner sa part du gâteau sans cracher sur la bougie ; ce qui voulait dire en clair, qu'il fallait surtout fermer sa gueule sous peine de gâcher l'anniversaire ! Je savais à quoi je m'engageais, et ce, dès le départ. Devant le risque encouru, j'avais longuement mûri la question auparavant, et Mazzole, qui ne plaisantait jamais

sur quelques préceptes essentiels de la voyoucratie, ne s'était pas privé de me le rappeler !

Je savais que je ne m'engageais pas avec une bande de caves, mais avec des pointures, à mille lieues de ces pinpins de vogue qui vous proposent des coups spontanés, sans planning ni timing et logistique !

Mais avec de telles sommités, il s'agissait surtout de marcher droit, de ne pas faire un écart, ni à droite ni gauche. Les vingt ans de placard que je risquais si jamais je me faisais gauler et que je ne dénonçais pas mes complices en échange de la traditionnelle réduction de peine, étaient à la mesure de la sanction que j'encourrais si jamais je me faisais bavard. Vingt ans de placard au regard de la justice légale contre une peine capitale prononcée par un clan mafieux, ça ne se compare pas, même si vingt piges au ballon, ce n'est pas gagné non plus ! Ces choses-là, il fallait que je les assume dès le départ, comme on entre au monastère, en faisant des vœux pieux. Je n'avais pas à revenir là-dessus ; le serment était scellé aussi sûrement qu'un apprenti mafieux se sectionne volontairement le petit doigt en entrant dans la grande congrégation. Avec la famille de Mazzole, on ne plaisantait pas avec ce genre d'automutilation volontaire. C'était, pour faire court et en résumé, un choix cornélien entre vingt piges bien timbrées de placard ou l'assassinat en bonne et due forme dans une ruelle malfamée.

Qu'avais-je à gagner dans un serment aussi radical ? Une soi-disant liberté pour plus d'un million euros ? J'aliénais pour ainsi dire mon existence pour un paquet de fric ? C'était du quitte ou double, et comme le disait le grand Pascal, je pariais... Je pariais entre une petite vie minable et sans avenir et l'opportunité de mettre du beurre dans tout

cela. Car on a beau dire, une fois de plus, et sans décrier les vieilles philosophies de tous bords, -que malgré la pieuse philosophie de Pascal que j'admire, qui professe l'ascèse et le renoncement-, il faut quand même reconnaître qu'un peu de flouze, ça rend quand même l'existence plus douce et le peu de temps qui nous reste à vivre un peu moins pénible et convivial !

Et puis surtout j'avais confiance que tout se passerait bien, c'est-à-dire sans flic, sans perquisition, sans mise en examen, sans placard... Tout restait possible, j'attirais jusqu'à moi l'optimisme, en me rassurant et en songeant que la justice avait à son actif une pléiade fameuse de crimes impunis.

Mais que s'était-il donc passé, pour que moi, qui n'étais certes pas bien né, à peine plus compromis que cela dans quelques affaires de recels sans grande envergure, je sombre ainsi brusquement à la quarantaine révolue dans de telles extrémités ? Mon passage à l'acte s'était étalé dans le temps, alimenté jour après jour comme je l'ai déjà signalé plus haut par une existence qui s'échouait irrémédiablement dans les profondeurs de la décrépitude sociale.

Et puis il y eut Kostia, Salvi et Kader, quelques bocks de bière, quelques repas bien arrosés dans la convivialité, et puis, assez vite, les premiers signes d'une complicité, bref une histoire de bistrot qui se solda tranquillement par une amitié virile. Durant tout ce temps, j'eus largement le temps de prendre connaissance du casier et du pedigree de mes nouveaux amis, qui loin de m'effrayer me confirmèrent dans mon destin. Sans que j'en éprouve une quelconque fascination, je rejoignis très vite moi aussi la famille, car la

famille c'est aussi le nom que se donnent les truands, entre membres ayant la même communauté d'intérêts. Ne peut-on d'ailleurs pas étendre la dénomination aux associations de tous ordres, quel que soit le motif qui fait leur raison d'être ? L'association à laquelle j'avais adhéré recherchait quant à elle le bien-être maximum, un court circuit à la vie dure, haletante, ahanante, que mènent la majorité des esclaves de l'ère post libérale.

J'étais un candidat tout désigné, car de mon côté, il fallait coûte que coûte que je me sorte de là, que je me soustraie à cette société qui retournait à un Moyen-Âge de petites gens soumis à une féodalité féroce, qui ferait végéter les pauvres dont je faisais partie dans un travail jusqu'à l'épuisement, une vieillesse tronquée de laissés pour compte, abandonnés sans soins, sans joies et sans chaleur, promis à des hospices s'apparentant à des camps de contraction pour « vieux ». Tout ceci me paraissait bien plus terrible que la mort, à moins toutefois de me convertir au stoïcisme, philosophie à laquelle je ne me sentais aucune prédisposition...

Écorché vif de nature, j'avais eu avec l'âge de plus en plus maille à partir avec cette société que je trouvais de plus en plus injuste, ségrégationniste par l'argent, de moins en moins universelle et faisant place à un petit peuple élu d'accapareurs, comme Saint-Ambroise les appelait... Bref, la nature m'avait fait idéaliste, d'un idéalisme sauvage, complètement instinctif, et non pourvu de la longue science et de l'enseignement que l'on attribue aux idéalistes savants.

Entouré de Salvi et de Kostia et des autres, la voie de la délinquance ne me parut bientôt plus être la voie tant honnie par la morale des hommes, puisque justement nous vivions dans un monde où la délinquance, -autorisée celle-là —, faisait règle d'or. Toutes les morales précédentes, -qu'elles

soient spirituelles, méritocratiques ou tout autres —, avaient succombé à l'argent facile, à l'hyper individualisme égoïste : il ne restait donc plus qu'à se reconvertir comme tel pour espérer survivre... L'inflation du coût de la vie en France n'était plus indexée sur les salaires qu'exigeait le grand capitalisme financier d'aujourd'hui, prêt à prendre sa revanche sur les travailleurs en leur payant un salaire qui frôlait l'aumône.

Je n'avais moi-même jamais vraiment vécu la vie d'un salarié, régulier, normal, mécanique, qui pointait à heures fixes, attaché à sa boutique, cinq ans, dix ans, vingt ans, non... Je n'avais fait que vivre en transit, vendant ma force de travail au gré de la conjoncture, de boîte en boîte, prenant le surcroît d'activité et les primes de panier que je trouvais sur mon chemin, et laissant les emmerdements à ceux qui restaient là toute l'année, et que les grands califes du management économiques appelaient les « insiders ». Non moi j'étais en dehors, un « outsider » par conséquent, un ouvrier anonyme, une espèce de factotum appelé en urgence pour le coup de bourre ou les tâches ingrates auxquelles les « insiders » renâclaient parfois... Cette attitude n'était en rien le fait de la fatalité : je n'avais pas à être plaint de ce côté-là, car elle résultait simplement d'un choix de vie.

Le Lucullus avait la devanture modeste, mais arborait des couleurs chatoyantes qui tranchaient avec la longue enfilade de murailles grises qui le prenaient en tenaille.

Le Pizzeria-bar-ristorante, avec sa grande enseigne lumineuse tapait manifestement à l'oeil, aussi sûrement qu'un Sénégalais en vacance chez les Esquimaux ! Le voyageur, qui passait par là, par curiosité ou par accident, ne pouvait manquer d'y faire escale, attiré comme un marin par la lumière d'un phare. Car sur la grand place de ce qui restait de ce beau petit village peuplé de résidences et d'habitants tout aussi secondaires, il ne se passait plus vraiment grand-chose à vrai dire ; il régnait un silence paisible seulement interrompu par le bruit du vent qui secouait les grands platanes ombrageux, et le clocher de la vieille église qui tintait tous les quarts d'heure comme pour réveiller un temps qui semblait suspendu.

Cerné par la boulangerie de René qui cherchait désespérément à vendre sans pour autant savoir avec quelles occupations il comblerait sa retraite et la tristounette petite supérette Casino qui tombait en ruine, le Lucullus était bien plus qu'un simple petit boui-boui qui aurait pris le nom prestigieux d'un prince de la gastronomie antique.

Car Salvi n'avait pas que la prétention d'être un porte-flingue aguerri, un prince de la carambouille comme chacun

serait prêt à le croire... Dans sa vie, un homme n'est jamais seulement que forgeron. Il peut aussi de temps à autre ferrer et seller un cheval pour partir à l'aventure. Salvi avait aussi quelque part des talents bien cachés dont ils ne parlent qu'aux intimes. Par exemple, il faisait aussi fort bien la cuisine. Il avait dans tête et dans la bouche, dans les mains et sur le bout des doigts une encyclopédie complète de la cuisine italienne, « qui valait bien la Française », comme il disait souvent : « les Italiens ont aussi une des plus grandes cuisines au monde, mais ils n'en font pas tout un plat pour le dire fort à propos ; ils ne montent pas autant les blancs en neige », se plaisait-il à rajouter !

Salvi avait voulu que le Lucullus fût bien plus qu'une banale « blanchisserie » servant de couverture à ses activités de truands. Lorsqu'il était sorti de taule voilà cinq ans, il avait repéré cet endroit discret et avait racheté les murs de cette ancienne cordonnerie pour trois francs six sous chez le notaire. Salvi avait toujours quelques économies devant lui. En taule, il avait tellement souffert de l'ordinaire de la becquetance, que lui, l'as du coup de fourchette, s'était juré de mettre en pratique son savoir culinaire, de se bâfrer et de repaître tout le monde autour de lui jusqu'en s'en faire péter la panse. Il était comme ça aussi Salvi : il était généreux. Il voulait que tout le monde fût rassasié comme un prince ! N'est-ce pas cela aussi qu'avoir l'âme d'un grand cuisinier ?

C'est dans cet endroit un peu hors du monde qu'il me fut donné d'échouer voilà trois ans, alors que j'étais venu là pour assister à un petit concert qui proposait un florilège de reprises de Claude Nougaro. J'étais venu seul, et la magie de la musique n'avait pas tout à fait réussi à supplanter une mélancolie latente qui m'éprenait. Alors, comme le papillon est attiré par la lumière, ou comme le marin de tout à l'heure

est attiré par les phares du Lucullus, j'étais entré là dedans pour ne plus vraiment en ressortir. Dès le premier soir, on prit en charge ma petite mélancolie qui sans doute n'était pas passée inaperçue, à travers mon regard notamment, mais aussi à travers mes attitudes et mes gestes. Derrière son comptoir, Salvi se mit à me faire la conversation sur des choses et d'autres, comme s'il prenait en charge un pilier de comptoir en prise à des questions insolubles. Très vite, tous les protagonistes de ma future histoire entrèrent en scène. Kostia, Kader, et même Denis étaient là. Ce fut un abreuvement massif de part et d'autre. Si bien que lorsque je ressortis de là, j'étais plein comme un cartable, et j'avais le sourire jusqu'aux oreilles. Comme j'étais incapable de mettre mon auto en route, Salvi m'offrit gracieusement une chambre pour la nuit. Il n'était pas à ça près Salvi, surtout lorsqu'il se faisait un nouvel ami. D'ailleurs, il avait des amis de partout Salvi, chez les riches comme chez les pauvres, des amitiés parfois intéressées certes, mais dont il se désolait sans cesse qu'elles ne fussent que cela...

Le jour du partage du butin, la pizzeria ristorante était bien sûr fermée. Salvi avait pris des congés, histoire d'avoir la tête reposée le temps de régler quelques affaires pressantes... « On ne peut pas être au four et au moulin, à moins de s'appeler Napoléon ! », disait-il volontiers !

Nous entrâmes donc dans l'établissement par une porte privée, qui était d'ailleurs indiquée comme telle par un panonceau. Là, nous attendait un gigantesque apéro. Denis le chauffeur livreur avait même osé prendre une journée de congé sans solde. C'est qu'il fallait que nous fêtions le succès de notre époustouflante opération commando,

comme des associés célèbrent le dénouement heureux d'une affaire !

Dans la salle de restaurant, les rideaux avaient été tirés, les tables avaient été dressées, six couverts précisément disposés sur une belle nappe blanche.

Du petit comité que nous étions, je fus même le dernier arrivé.

— Et alors, on attendait plus que toi, entonna Salvi sur le ton de la rigolade. Huit cent mille euros, ça n'attend pas, ça se fait désirer ! Comment ça, tu traînes la patte le jour de la distribution du grisbi, c'est bien toi qui en a le plus besoin, pourtant ! »

Sur le tapis du billard, il n'y avait ni valoches ni sacs de sport bourrés de biftons comme c'est souvent le cas dans les classiques du genre. Salvi, par l'intermédiaire d'un oncle bien placé sur la place financière de Milan, nous avait ouvert un compte commun au Liechtenstein ! Je dois dire qu'au départ j'avais eu des doutes, les comptes communs c'est bien beau, mais on peut se faire tout aussi facilement couillonner que dans le cas d'un mariage aux acquêts... Mais Salvi s'ingénia à balayer mes dernières craintes. En bon italien susceptible, il fit mine même de se fâcher : « Et bien je vois que la confiance règne !... Et les gars, il ne nous fait pas confiance la « castafiore ». C'est ainsi que Salvi m'avait surnommé, depuis que plusieurs fois l'an je tenais concert avec ma guitare dans sa pizzeria en « one man show » ...

— j'ai toujours dit que c'était une tête de con celui-là, balançà Kostia avec sa grosse voie slave, en ponctuant son propos d'un rire guttural plein de sympathie.

Ce dernier approcha. Il était d'une bonne demi-tête de plus que moi. Il me posa sa grosse patoche difforme

semblable à une grosse escalope sur l'épaule, puis de l'autre main il me fourra entre les doigts un verre à demi plein de whisky glace.

« Asnadrovié, et cul sec mon ami ! Nous avons fait du bon boulot ! Tu as fait du bon boulot ! Trinquons à notre entente cordiale comme disent les diplomates ! »

Je bus d'un coup, car après tout, je n'étais pas venu là pour cracher sur le produit ! Depuis deux ans que je venais entre ces murs, l'endroit m'avait toujours plongé dans la fête et incité passablement à la boisson.

— N'aie aucune crainte, reprit Salvi. Tu ne crois pas que j'allais te refourguer comme ça plus d'un million d'euros en petites coupures ? T'en aurais fait quoi de tout ce tas de biffetons, tu l'aurais porté à la banque, ou bien mis sous ton matelas ?

— Mais ne t'inquiète pas, cette histoire de compte étranger, on en avait parlé, je vous fais confiance, y' a pas de problème là-dessus ! Et puis cet argent, je ne l'attendais même pas avec impatience ; si vous saviez que ce matin...

— Quoi qu'est-ce que tu dis ! Depuis le temps que tu nous bassines que la vie doit beaucoup au pognon, tu te rétractes au dernier moment mon frère, fit Kader qui avait l'habitude d'appeler tout le monde « mon frère » ?

— Eh ben, oui ! Ce paquet de fric, j'ai l'impression qu'il n'est pas à moi, même si j'ai fait ce qu'il fallait pour l'obtenir ! Sans doute la mauvaise conscience de l'honnête homme qui me poursuit...

— Ah ah, écoutez-le moi donc, s'esclaffa Kostia, de son gros rire des Balkans qui me perça les tympans !! Un honnête homme !! AH AH AH... !! Mais moi aussi mon pauvre j'en suis un d'honnête homme ! Je n'ai jamais doublé quelque un ! Ça, c'est une vraie preuve !! Le reste,